

Ces deux éléments ont conditionné une grande partie de mon existence. J'ai pourtant grandi dans une ville, ainsi que mes parents et mes grands parents. Pourtant je ne me sens totalement heureux que hors les murs. Au lieu d'aller hanter les ruelles avec mes camarades d'école, je préférais aller à la pêche ou me rendre en forêt pour récolter les champignons et les baies sauvages.

Les circonstances de la vie m'ont irrémédiablement poussé vers un monde où ces éléments ont gardé tout leur pouvoir. Toutes leurs forces brutes.

Un jour j'ai débarqué dans un pays étrange où presque tout était resté dans une position immuable, faite de coutumes et de légendes. Notre modernité ne l'avait pas encore pénétré, ni n'avait définitivement corrompu le mode de vie ancestral de ses habitants. De notre point de vue d'hommes « modernes », ces hommes et ces femmes seraient plus ou moins arriérés. Personnellement je pense qu'ils connaissent la paix et la sérénité. Cela fait plus de trente ans que je vis chez eux, avec eux. Cela fait plus de trente ans que je partage leurs feux de camps, leur vie, leurs joies, leurs malheurs. J'arrive maintenant à la fin du championnat. Je suis de plus en plus persuadé que j'ai plus appris à leur contact, que ce que j'ai essayé de leur inculquer avec ma suffisance d'homme « civilisé ».

Je me suis mis à aimer ce pays du bout du monde. Un pays, resté longtemps figé dans le temps, un pays où tout était encore à découvrir. Cependant il ne suffit pas de regarder les beautés de la nature, de s'extasier sur le vol d'un ara rouge, ou de l'écllosion nocturne d'une fleur de cactus. Il faut réussir à s'imprégner de son âme particulière, à s'y connecter. Il faut réussir, ce qui est parfois extrêmement difficile, de se faire du bien sans trop faire de mal.

Au cours de mes pérégrinations j'ai sillonné tout le pays. J'ai pénétré dans les somptueuses sylves primaires de l'Alto Paraña, encore pratiquement intactes. J'ai visité le Nord du pays, région sédimentaire calcaire où les cours d'eau sont aussi limpides que nos torrents. Le Sud, pour sa part, est une région complexe. Le long du Rio Paraguay les alluvions transportées par le grand fleuve ont formé un paysage typiquement chaquézien, avec ses palmiers caractéristiques et sa faune associée. Une autre partie est constituée de vastes marécages et de dunes presque sahariennes. Dans les pâtures on peut voir de curieuses formations aquatiques, les « étangs ronds », qui regorgent d'une faune piscicole riche.

Cependant la région qui m'a le plus fasciné est connue sous le nom de Chaco. Le désert mythique et atypique du Grand Chaco est situé sous le Tropique du Capricorne et fait partie de cette ceinture de déserts qui entoure la Terre. Ce n'est pas une immensité où il n'y a que du sable, des dunes, il est vert et il y a de l'eau. Cependant on peut très bien y mourir de soif. Le Chaco était une mer intérieure qui s'est asséchée. Les effets des transgressions océaniques, au travers des plaines chaquéziennes, ont laissé des traces d'où la présence de sols salins et des zones très alcalines. L'essentiel de l'eau que l'on peut trouver est donc salé ou impropre à la consommation.

La flore et la faune sont éminemment adaptables, si on ne les contrarie pas. Comme elles, les êtres humains vivant en permanence dans le Chaco ont développé des systèmes permettant de survivre à ces conditions extrêmes. Malheureusement les

Il y a aussi les filles de mon épouse et deux jeunes françaises que nous avons en pension. La soirée se passe dans la joie et la bonne humeur. L'épouse du chargé d'affaire n'a pas très bien compris en quoi consiste une expédition de recherche. Elle nous demande s'il lui serait possible de nous accompagner quelques jours avec sa Gol, une voiture basse de châssis totalement impropre à faire de la piste. Elle se montre absolument désolée de notre refus.

Le lendemain, dans la matinée, après avoir récupéré la représentante de l'Inventaire biologique, sonne l'heure du départ. Ce n'est plus la joyeuse équipée de la première expédition. Je me suis vite rendu compte que la mission ne serait pas du tout la même que celle de 1979. La fusion du groupe est difficile. Les membres paraguayens qui ne sont pas de l'école font bande à part. Nancy Lopez, la scientifique paraguayenne, venait de faire un stage aux États-Unis et ne jure que par les Yankees. À longueur de journée elle serine : Les Américains font ceci, les Américains font ça. elle a même pris le tic de parler sa langue avec l'accent texan. Gilberto Caballero, pour sa part, déclare être chauffeur et rien de plus. Dès le premier jour il exige une prime spéciale pour nous aider à monter le campement. Selon lui les Yankees, toujours eux, payent allégrement des suppléments pour chaque tâche. Comme guide de l'expédition je ne peux pas laisser la situation devenir insoutenable. Un petit conciliabule avec les intéressés permet de mettre les choses au point et de calmer les esprits. De fait, il n'y eut pas de désagréments majeurs durant le voyage.

Premier jour, première surprise ! Des petits soldats montent la garde pratiquement tous les cinq cents mètres le long de la route. Nos collègues paraguayens expliquent que c'est dû à présence du Ministre de l'Environnement. À la demande du dictateur il doit aller inaugurer quelque réalisation gouvernementale dans la région. Impossible de s'arrêter près d'un pont pour collecter. Ils sont encore plus surveillés que la route.

Notre première halte se situe près de Carapegua sur la rivière Mbaey. Il n'y a aucune possibilité de camper sur les bas-côtés. Nous demandons à un Paraguayen – qui nous l'accorde – l'autorisation de nous installer dans sa propriété. À voir le matériel sophistiqué qui sort des bagages, je me rends compte que cette fois-ci, l'expédition ne va pas être de la gnognotte. Il y a une quantité de matériel impressionnante. Des loupes stéréoscopiques, des coupelles en céramique pour chauffer le formol, des pinces de toutes dimensions. Il y a également des pièges à rongeurs pliables et je ne sais quoi d'autre. Le preneur de son a amené un magnétophone portable moderne et performant, beaucoup plus léger.

Dès le premier soir nous commençons à travailler « à full ». Volker Mahnert cherche toujours la petite bête. Les deux parasitologues travaillent d'arrache-trièpes. Jean-Luc Perret fixe artistiquement ses grenouilles pour qu'elles soient impeccables pour les collections. François Baud s'occupe amoureuxment de ses chauves-souris. Benito Jacquet, pour sa part, aide les uns et les autres. Paulette Vaucher fait de même. Elle se charge entre autre de relâcher les oiseaux que nous ne gardons pas, ce qui l'enchant, et m'aide pour la cuisine. Il y a une grande amélioration sur la première

fait. Il montre de manière folklorique quelques aspects de la vie paraguayenne. Nous pouvons enfin entrer dans le vif du sujet et lui demandons de la documentation pour la future exposition. Notre interlocuteur nous répond qu'il est d'accord, à condition que nous achetions le matériel. Au prix fort bien sûr! Le colonel dépité et furieux sort du bureau en fulminant contre ce pays de mendiants.

Derniers jours. Derniers achats. Le colonel achète une petite piscine pour le futur enfant de notre benjamine. Mes compagnons vont visiter le centre artisanal, qui tient d'un petit Musée d'Ethnographie. Thierry achète un arc et des flèches. Ils proviennent d'une communauté indigène Aiwa-guarani. Ce ne sont pas des objets pour touristes, les Indiens les utilisent encore de nos jours pour chasser.

Ultime repas en commun avec, comme invité principal, le docteur Miranda, secrétaire du ministre de l'Agriculture. Notre invité est un convive très agréable. Jeune, il a voyagé dans toute la Suisse et se rappelle de tous les endroits où il a séjourné. Il nous parle avec enthousiasme de son pays et surtout du Chaco. Il nous dit que cette région est toujours restée un endroit mystérieux pour les Paraguayens.

Il nous parle aussi de la grande épopée que fut la guerre de 1936 contre les Boliviens. Son père y avait participé. Il avait effectué un déplacement de trois jours à pied. Les soldats n'avaient que leur gourde remplie d'eau pour survivre. Sur les deux cent quarante hommes de la colonne, seuls cent soixante-dix sont arrivés à destination. Les autres sont morts de soif. Et dire que nous nous sommes plaints parce que nous n'avions que cinquante litres d'eau potable pour trois jours.

Nous apportons le matériel chez le transitaire. Le chemin, pourtant situé en pleine ville, est en plus mauvais état que les pistes du Chaco. Fort heureusement le matériel est très bien emballé. Au retour nous passons par la rue où le Président Somoza a été assassiné. Une histoire invraisemblable qui pourrait faire le sujet d'un livre.

Le lendemain, avant de nous rendre à l'aéroport, nous allons au ministère pour avoir une dernière entrevue avec Hernan Bertoni. Le bâtiment est une vraie fourmilière. Le docteur Miranda, sachant que nous devons partir nous fait passer en priorité.

Le Ministre nous parle longuement de ses inquiétudes, tout particulièrement du déboisement sauvage qui s'effectue dans la partie orientale du pays. Comme nous, il pense que cela affecte le climat. Cette discussion est passionnante, mais il faut nous dépêcher pour que les Suisses ne ratent pas leur avion.

Arrivée à l'aéroport dans les temps. Adieux. Départ.

Durant cette expédition nous avons réussi le tour de force d'amalgamer en une équipe soudée, des personnes ayant différents concepts de vie. Il y avait le sauvage anarchiste, le poète, l'artiste et la rigueur militaire. Le désir de réussir le challenge qui nous était proposé a permis de former une équipe d'antrement efficace.

En premier lieu il faut rendre hommage au travail de titan effectué par Thierry. Tout au long de ces semaines, il n'a pas chômé un instant. Préparer du matériel pour

les filets sous le pont qui l'enjambe. Je suis dubitatif et pense que nous n'aurons pas de résultat. Je me trompais. Au matin la surprise est agréable. Les filets sont pleins de poissons à tentacules et à griffes. L'étude montra qu'il y avait deux espèces différentes.

Nous continuons de prospecter les petites rivières de la zone. Cette fois nous nous arrêtons à Chololo, autre endroit de baignade très prisé en fin de semaine. C'est une autre collecte de petits monstres. Ils aiment vraiment les eaux claires, les fonds rocheux et la promiscuité des baigneurs. Puisqu'ils aiment ce genre de biotope nous irons prospecter toutes les petites rivières qui descendent des collines.

Retour à San Lorenzo. Journée de « repos » pour mettre en ordre nos captures. Le soir, Volker fait une course de tricycle avec mon petit-fils de trois ans, grosse hilarité. C'est le gamin qui gagne. Le reste de la journée Sonia et Monsieur le directeur se transforment en lézard et s'exposent au soleil. D'abord un coup sur le dos puis, lorsqu'ils sont bien cuits, un coup sur le ventre. Pour notre part, avec mon épouse, nous restons à l'ombre des bananiers.

Nous programmons une sortie sur la baie d'Asunción que j'avais étudiée pour le compte d'un projet d'aménagement du territoire. Un grand Français de près de deux mètres nous accompagne. Didier Béchut travaille avec Luc, le promoteur belge des *tilapias*. Nous faisons très Union Européenne. Il y a un Français travaillant chez un Belge, un Autrichien naturalisé Suisse, une Suissesse habitant en France et un Tchèque apatride ayant obtenu un passeport paraguayen. Ce n'est pas mal pour un groupe de quatre personnes. Après avoir demandé l'autorisation nous avons planté nos tentes près du poste de garde de la marine. Nous serons bien gardés car, en face, il y a la plus grande favela d'Asunción. Paradoxalement, comme beaucoup de choses au Paraguay, elle est juste en contrebas du palais présidentiel.

Nous posons un demi-kilomètre de filets disposés en une batterie continue, des plus petites mailles aux plus grosses. Cela permet d'échantillonner au maximum un lieu en peu de temps. À la nuit tombée, je vais relever les filets avec Sonia. Nous utilisons la petite barque rouge. Il n'y a pas de courant dans la baie et je ne prends pas le moteur. Je suis tranquillement en train de pagayer lorsque Sonia m'assène de grandes claques dans le dos. J'ai pourtant été gentil avec elle durant toute la journée. Je me demande pourquoi la dame me bat. Je me trompais, elle ne me battait pas. Elle écrasait seulement la cinquantaine de moustiques qui s'étaient installés pour festoyer. Nous avons fait la tournée des filets en vitesse et sommes revenus nous asperger de *repelente*. Bonne collecte de poissons mais pas un *Ancistrus*. Ils n'aiment vraiment que les rivières caillouteuses.

Nous avons compris et nous nous rendons dans la région de Acahay, où Luc a installé sa pisciculture. Cette région est caractérisée par ses grandes collines en forme de cône. Vraisemblablement des restants de volcans. Il s'agit d'une région parsemée de petits ruisseaux aux eaux claires. Luc et son épouse, Selma, nous reçoivent gentiment. Comme tous bons Belges, ils préparent même des frites pour le repas du soir, mais pas de moules.